

Transidentité, dopage : exigences éthiques

Nietzsche déjà écrivait : « Une aire de barbarie commence et les sciences seront à son service ». Quelques décennies plus tard, Freud écrivait : « Nous vivons en un temps particulièrement curieux » et il découvrait avec étonnement que le progrès avait passé alliance avec la barbarie (*L'homme Moïse et la religion monothéiste*).

En premier lieu, je voudrais vous parler du dopage, parce qu'effectivement c'est l'affaire princeps alliée au consumérisme et au transhumanisme aujourd'hui.

J'avais intitulé une précédente communication « se doper pour être » et cela m'avait amenée à préciser que mon titre n'était peut-être pas tout à fait juste. On peut imaginer de prime abord, en effet, qu'il ne s'agit pas de se doper pour être mais que la finalité du dopage, qui est la forme moderne de la toxicomanie, est de sur-être, de dépasser l'être, dans la recherche d'une performance dans un surpassement des limites inhérentes à l'humain. La question éthique s'y trouve donc d'emblée associée. Quel est, en ce domaine, le bien, le mieux ou le pire, et pour qui ?

Or ce qui semble caractériser les sociétés contemporaines c'est, dans un impératif prométhéen imposé à chacun, la normalisation de ces pratiques sur un mode addictif qui amène à penser que les sujets contemporains sont drogués de ce surpassement ou plutôt absorbés par ce surpassement. Je l'ai souvent dit : c'est l'alcoolique qui est bu.

La science et la médecine, en particulier, qui prennent la place de toute autorité aujourd'hui, dans un détournement de l'autorité et de l'idéal, dans un escamotage pervers du grand Autre qui n'a plus rien à dire, les y encourage en leur faisant penser qu'il y a de moins en moins d'impossibles et qu'il leur appartient de s'inventer, **un sujet étant tenu d'être dorénavant l'auteur de lui-même** comme le dit Sloterdijk, au-dessus de l'abîme, de se surpasser en s'affranchissant de toute contingence, en échappant à l'injustice de la loterie naturelle qui pourvoit chacun plus ou moins bien en qualités naturelles, et en évitant les exigences de la transmission, dans une notion de dépassement de soi en pure performance. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui le transhumanisme.

Ne serions-nous pas aujourd'hui dans **un pousse à jouir** sous la forme nouvelle d'un pousse à **s'augmenter ou se transformer** ? À tenter une Sur nature que proposent parfois les drogues. Aujourd'hui, il s'agirait de produits et d'objets appartenant aux idéaux de surpassement promis et validés par l'idée de progrès. L'effacement des grandes transcendances, en éclipsant l'espérance en des ailleurs et des au-delà, a remis l'espérance entre les mains de la science. Et nous avons bien du mal aujourd'hui à différencier les « bon pour » et ceux qui outrepassent, dans leur utilisation, les normes éthiques communes. Certes les prothèses, les greffes sont là pour témoigner de bénéfiques pour les humains, mais *quid* des utilisations non prises dans les règles thérapeutiques des compléments nutritionnels, des anabolisants, des hormones de croissance, de certaines hormones prodiguées aujourd'hui (œstrogène, testostérone), *quid* de la funeste Ritaline qui est une amphétamine, traitement au départ des enfants turbulents éjectés du lieu de leur histoire et de leur inscription ?

Le sport, de tout temps, est le terrain expérimental, l'archétype du dépassement de soi dans une production du corps ; c'est aujourd'hui un véritable laboratoire de la performance humaine, comme le disent les philosophes Isabelle Queval et Cynthia Fleury, qui reprend le terme « drogué du dépassement ». C'est là que s'expérimentent toutes les techniques de dépassement associées : les drogues, les stupéfiants, jusqu'aux expériences récentes en nanotechnologies et thérapies géniques.

De tout temps le sport a été traversé par les idées de mesure et de démesure, donc ne soyons pas dans la dénonciation inutile : les jeux antiques que nous pouvons ré-interroger à l'occasion de ces réflexions sur le dopage, sont apparus comme une propédeutique et une mise à l'épreuve de l'idéal d'exception, une fabrique de l'idole, du guerrier, du vainqueur dans une apologie aristocratique qui n'est pas aujourd'hui absente mais qui devient un vœu démocratique partagé, entraînant une adhésion de plus en plus large aux conditions pour y parvenir, aujourd'hui perverties par la science qui va au-delà de la démesure dans le sens antique. L'adhésion au dopage touche aussi le sport amateur où chacun veut être l'apollon de lui-même.

Les principes de la gymnastique antique, eux, prônaient le développement harmonieux de l'individu en même temps qu'il s'agissait de forger un sujet adéquat à la cité. Cette gymnastique devient rapidement médicale tout en s'affirmant avec Hippocrate et Gallien comme le moyen de la santé et le lien avec la nature. Nous sommes, il faut le comprendre, parvenus à une mise à l'écart de l'Hippocratisme qui prônait la bienfaisance et le « *primum non nocere* ». Aujourd'hui, on le sait, malgré le serment demandé aux médecins, on en est bien loin. Le dopage manifeste cette **disjonction entre santé et performance**.

Le corps est dans le sport le vecteur d'un accomplissement possible, le lieu où **croire en son destin se fait par le corps**. Et cela a abouti à une véritable « **sportivation** » des mœurs aujourd'hui.

La volonté de performance qui caricature l'accomplissement personnel est une tentative de découvrir jusqu'à l'exaction le « **rendement maximum** » du corps qui se technologise dans une hybridation constante avec **l'artifice, dans l'étymologie de fraude et de tricherie**, pourrait-on dire : on sait bien que détourner la loi est même un jeu excitant. L'évolution du jeu compétitif entraîne une sur-naturation constante du champion. Cette entreprise qui feint d'ignorer la contrainte n'est pas sans conséquence : le flou entre le licite et l'illicite pousse nécessairement à une certaine délinquance, par rapport à la physiologie même, de sujets qui ne sont plus bordés par les lois du langage puisqu'ils doivent contourner en permanence les règles par un impératif, ce droit à se doper qui devient **un dû**, qui ne doit rien à personne, **un défi sans loi ni entrave**. Retenez bien tous ces termes, ils sont importants.

Aujourd'hui nous sommes déjà augmentés par tous les objets techniques (téléphone, tablettes, etc.) qui compensent la précarité naturelle de l'humain. Ils ajoutent au sujet, à l'individu une artificialité qui augmente la maîtrise et le pouvoir sur le corps dans sa relation à l'espace et au temps, à l'espace qu'il réduit ou augmente de façon planétaire et au temps qu'il accélère. Ils ne sont pas sans imposer aux personnes quelques contraintes : le sujet est rapidement pris dans un auto-érotisme par l'objet. Les sujets s'en trouvent tout autant dans

un rapport de dépendance. Nous consommons aujourd'hui pour nous augmenter, bientôt possiblement soumis à des intelligences artificielles que l'on présente aujourd'hui comme les nouveaux maîtres de façon persécutante, **un maître de type colonial** : seuls quelques-uns en seraient les élus et le dopé à l'intelligence artificielle seul pourra prétendre à être le nouveau maître.

La science prend position dans le refus contemporain d'acceptation du manque et l'individu qui cherche à combler ce manque devient **autoentrepreneur, capitaliste de lui-même**. L'espoir vient du corps facilement désafférenté du semblant (corps artificiel). Aujourd'hui la science est productrice et façonnante des corps : la chirurgie esthétique en est un exemple, mais cela va aujourd'hui bien plus loin dans la transformation des sexes. Quand on lit les perfectionnements de la chirurgie et les possibilités ouvertes par les manipulations génétiques, on en reste assez stupéfaits. Les chimères sont proches et les idées neuroscientifiques des nanotechnologies qui veulent régler quelques anomalies par l'implantation de puces dans le corps se voient préemptées par l'idée de l'intelligence artificielle. Tous ces idéaux du progrès creusent l'idée de la précarité naturelle de l'humain et poussent à des expédients pour y répondre.

Ce dépassement de soi est à entendre, il me semble, comme résultant **de la pression de l'individualisme qui se donne ses lois, sa toute liberté**, et va tenter de se donner les moyens de quitter les restrictions imposées par la soumission au langage pour se soumettre à un impératif d'émancipation épaulé par les nouvelles possibilités de la science et l'évolution des juridictions. Un mot à titre d'illustration de cela sur le rôle de la loi Kouchner de 2004, loi relative au droit des patients et de la qualité du système de santé, qui introduit des mots comme **démocratie sanitaire, droit et responsabilité des usagers** du système de santé. Cette loi proposait de passer à une **relation horizontale, une sorte de partenariat** qualifié d'équilibré entre patients et soignants, comme l'écrit le préambule de la loi.

Ce modèle alternatif semble être celui de l'autonomie du malade tel qu'il était exprimé dans le « Self Determination Act » de 1991 aux États-Unis. Cette loi qui devait combattre l'excès de l'autorité médicale a en quelque sorte **légitimé un pouvoir d'automédication** généralisé des populations à l'heure actuelle.

Cet individualisme s'accompagne nécessairement de ce qu'un sociologue américain, un certain Rogers Brubaker, a appelé « **l'empire du choix** », en parlant de **la confrontation de l'individu à sa question d'identité, en refusant l'appartenance à une seule identité** : l'individu aujourd'hui au nom du libéralisme et d'une radicalisation, se donne le choix d'être trans race (s'il est Blanc de se vivre comme Afro-américain par ex.), transgenre, ou entre sexe.

Ce qui m'amènera à étendre cette notion à l'idée **d'un dopage du sexe** tel que la position trans le formule aujourd'hui : les genres nouveaux, il y en a beaucoup, capables de surpasser les bornes et les limites des jouissances ordinaires et de la sexualisation des sujets, ou autrement formulé, de **dépasser la malédiction du sexe**, comme le formulait Freud.

Le dopage focalisé sur le corps, en ce qu'il outrepassé l'imaginaire tenu par le symbolique d'un dépassement et d'une amélioration de soi, le pervertit dans l'abus et l'excès qui se joue alors dans le réel. Le défi, dans la recherche de l'en plus, ne pose, il me semble, pas d'emblée la

même question que l'addiction, doublure ou substitution de la pulsion sexuelle. Il serait peut-être plus à considérer comme une manière d'éviter le symptôme, c'est-à-dire la position conflictuelle de l'inconscient. L'addiction effectivement camouflait le symptôme. Il serait là plutôt comme un évitement à ce qu'imposent les lois du langage et de la castration.

« Le corps est toujours perfectible et le sujet, aujourd'hui, recompose son identité, ses temporalités, sa dimension existentielle à partir d'un corps centre, devenu destin, et qu'il peut produire » écrivait Isabelle Queval.

Le corps livré en acte à un façonnage deviendrait en quelque sorte **le lieu psychique**. Ce n'est plus un corps pris dans la parole mais un corps démontré en signes.

C'est cette même capacité à produire son corps, qui est aujourd'hui revendiquée comme une liberté par un nombre croissant de personnes qui ne veulent plus se reconnaître dans une **assignation et une naturalisation**, comme ils le formulent, j'en reparlerai, qui les destineraient à être homme ou femme.

Comment se définit la transidentité ? Dans le DSM5, nouvelle bible américaine, ce que l'on appelle maintenant dysphorie de genre est définie par « la non-congruence marquée entre le genre vécu exprimé par la personne et le genre assigné, d'une durée d'au moins 6 mois. Le trouble est accompagné d'une détresse cliniquement significative et d'une altération du fonctionnement social... »

En France, la CIM11 parle d'incongruence de genre classée parmi les affections liées à la santé sexuelle, et la définit ainsi : « Une discordance marquée entre le genre auquel une personne s'identifie et le sexe auquel il a été assigné. » : je ne sais pas si vous avez compris quelque chose, moi pas du tout ! qui assigne ? qui naturalise ?

En France, vous pouvez le noter, on ajoute le sexe. Est-ce un pas ? On va essayer de le voir.

À la suite de toutes ces définitions, on parle de statistiques : on parle de cohortes et de populations. C'est aujourd'hui ainsi dans le domaine médical et dans le social. Nous avons connu ce même phénomène en addictologie, par ex., le fléau social était déjà employé par Ferenczi et les épigones de Freud. C'était même un espoir de Freud, que la psychanalyse puisse venir en aide à ces fléaux. Si la psychanalyse est en bordure de l'addiction, Freud y avait déjà repéré le retranchement du sujet.

Olivier Rey a pu écrire que « les promesses de la science sont autant de leurres destinés à nous faire accepter l'artificialité croissante de nos vies ». Nous rentrons dans le monde du pseudo. Parler aujourd'hui d'artificialité sur la question de la transidentité est, il faut le savoir, considéré comme transphobe.

On retiendra que ces phénomènes de transidentité, comme pour l'alcoolisme, sont avant tout sociaux et posent la question de savoir comment la psyché se socialise. Dans une certaine torsion, Lacan disait que le collectif c'est du singulier et qu'il n'y a pas non plus de singulier sans le collectif.

Alors je vais essayer maintenant d'envisager avec vous, à partir de tout cela, comment formuler l'exigence éthique ; nous savons que Freud a déjà posé cette question et que Lacan l'a d'emblée traité : une affaire sérieuse pour les analystes, que j'avais envisagé de reprendre pour les 40 ans de l'ALI en avançant que **les analystes ne sont pas des accompagnants mais des interprétants**. Lacan, d'ailleurs, s'était méfié dans « Ou pire » des états d'âme de la modernité.

Je vais essayer avec vous de poser cette première question éthique : comment, pour nous, **rétablir le singulier, le cas par cas** que l'on peut accompagner bien sûr dans le semblant, quand il est remboursé à 100 % pour tout traitement trans-affirmatif, comme on les appelle aujourd'hui, c'est-à-dire hormones et chirurgie, quand on met de côté le « *primum non nocere* » dans un détournement de l'éthique médicale pour, comme il est dit, « éviter les suicides ». Car tous ces cliniciens n'ont pas été sans noter la détresse, la dépression et l'importance des suicides de ces patients dont le diagnostic, la clinique et la nosologie ne sont pas du tout cernés.

Il ne faut pas s'étonner qu'un nouveau désordre amoureux apparaisse quand l'humanité continue son incroyable épopée en quête de la maîtrise d'elle-même. Le désordre amoureux a toujours existé, nous ne savons pas de quel sexe était le chevalier d'Éon, Charles-Geneviève-Louis-Auguste-André-Timothée-Robert-Pierre d'Éon de Beaumont, chevalier de l'Ordre Royal et militaire. Il a donc utilisé ses deux prénoms. Il a eu un problème de légitimation de sa noblesse. Il a vécu quarante-neuf ans en H, trente-deux ans en F avec l'obligation de s'habiller en F après sa déclaration de sexe. Il a écrit sur l'éducation du ver à soie ! (préface de Foucault ?) Il a surtout été espion du Prince de Conti. Il semble qu'on lui doive quelques avancées dans certains traités politiques, en particulier avec l'Angleterre, où il est mort.

Le travestissement et le transsexualisme ont toujours été là, les aventures de l'Abbé de Choisy en témoignent. C'est une affaire lacanienne, l'Abbé de Choisy. Il a été élevé par sa mère qui était distinguée à la Cour. Elle l'habillait en fille et il jouait avec le Petit Monsieur frère du Roi lui-même habillé en fille. Il y avait moins de stéréotypes sur l'enfance à l'époque. Clavreul travaillait sur la perversion et fait part à Lacan des mémoires de l'Abbé de Choisy intitulées *Habillé en femme*. Le 15 juin 1966 à son séminaire, Lacan dit de l'abbé qu'il est très bien dans sa perversion : « C'est une perversion normale » . Le but de l'abbé était de se faire aimer et d'ajouter l'en plus des femmes. Lacan reprend que « le beau sexe : ce sont les femmes bien sûr ! » Pourrions-nous le dire aujourd'hui ?

Le genre comme dopage du sexe par le remodelage du corps c'est par là aujourd'hui qu'on essaye de retrouver existence et euphorie : C'est pas du nouveau, vous voyez, ce qui est nouveau c'est **l'offre dans sa dimension d'utopie réelle** qui est proposée à ces demandes de changement de sexe jusqu'il y a peu de temps sans réponses.

L'HAS qui tente d'avancer sur ces questions, en choisissant bien étrangement ses experts, ne s'est absolument pas posé la question de savoir **si une transition était possible**, alors même que les cellules restent sexuées, et ne s'est pas posé non plus la question de savoir si une torsoplastie faisait d'une femme un garçon, pas plus que de savoir ce que le développement de l'enfant, en particulier lors de l'adolescence qui est une vraie transition, car c'en est une,

mettait en avant comme douleur et symptôme. On n'est pas dans le signifiant. La médecine et le social aujourd'hui ne parlent que **par signes**, dans l'affirmatif, en ignorant que de méconnaître **la négation laisse sourd au déni et pétrifie le langage**. L'offre crée la demande, nous le savions, les économistes le savent depuis longtemps et elle s'attaque au profond de l'humanité, à cette malédiction du sexe dont toutes les religions ont eu à répondre.

Alors, comme je vous l'ai dit, je vais contourner les statistiques tout en gardant les quelques points de repère qu'elles nous fournissent à nous les cliniciens. Nous avons beaucoup travaillé grâce à M. Czermak sur le transsexualisme et je vous conseille de reprendre dans *Patronymies* le chapitre sur le transsexualisme. L'AMCPSY que vous connaissez j'espère en tant qu'association de formation de l'ALI, avait accompagné M. Czermak lors d'une réunion avec des médecins généralistes (X), journées de grande interrogation sur la clinique du transsexualisme et de sa structure. Stoller avait été bien sûr évoqué pour la distinction entre sexe biologique et identité de genre en 1964. Je vous ferai déjà remarquer que Stoller, alors que se lançaient les premières interventions chirurgicales, n'y était pas du tout favorable car il avait pu constater que cela n'enrayait pas les aventures multiples qui les accompagnaient. Il avait quand même repéré une symbiose excessive entre mère et fils, combinée à une passivité du père qui conduisait à une extrême féminité du garçon.

Car à cette époque le transsexualisme était plutôt « *M to F* », comme on dit maintenant, et rejoignait (Melman était plus sceptique) le pousse-à-la-femme de Schreber. Aujourd'hui, dans cette clinique militante, passionnée, radicale, injonctive, les choses changent : le *sex-ratio* ne marche plus pareil, ce sont les F qui restent très inventives et veulent devenir des garçons. C'est elles, aussi, qui se dé-transitionnent. Je n'ai cessé de le répéter lors de mes premières interventions à l'EPHEP : les F sont en mal par rapport à ce signifiant femme : n'auraient-elles pas le pouvoir d'affirmer par elles-mêmes leur féminité alors même que la virilité est une métaphore de l'H ?

Avant de reprendre pour vous ce qui nous revient d'outre-atlantique dans ces allers-retours incessants entre USA et Europe, je voulais vous dire qu'au Canada le Dr Hakeem avait repéré à propos de ces identités trans et non-binaires, amplifiées par les sites et médias sociaux Instagram, Twitter, etc. que de nombreuses jeunes femmes en difficulté d'être préféraient s'identifier à un H trans qu'à une lesbienne : c'était, paraît-il, plus glamour, les vieilles lesbiennes *bush*, on n'en veut pas. Cela va dans le sens de ce que disent dans leur dernier livre M.-J. Bonnet et N. Athea (*Quand les filles deviennent des garçons*, chez Odile Jacob). Ce sont des petites choses qui truffent le discours actuel du grand Autre. Il n'est pas simple d'en faire le tour.

J'avais repris, dans la *Revue Lacanienne*, dans un article que j'avais intitulé « Tant va la cruche à l'eau... », les fondements de ces mouvements, qu'on désigne sous le terme de « *French Theory* », menés par Judith Butler. la *French Theory* recouvre un amalgame d'objets textuels et discursifs mal identifiés mais repris en chœur par des milliers de consommateurs, leur donnant une valeur d'usage politique et militante inattendue et surtout spécifiquement américaine, totalement décontextualisés de la pensée européenne et re-contextualisés dans un environnement totalement orienté par les questions de race, de minorités ou d'un féminisme spécifiquement marqué par le contexte lesbien des universités américaines. Les

contributions ultérieures de certains Français (Derrida et Foucault en particulier) devenus des vedettes américaines (c'est le cas de le dire !..) alimenteront encore un penchant au mot d'ordre prônant **une déconstruction radicale du dispositif de la sexualité**.

J'avais noté que la notion de genre est typiquement américaine et fait l'hypothèse que le genre était le « synthôme » de Judith Butler. J'avais rappelé dans ce texte une exigence éthique à propos des intraduisibles. Je vous encourage à lire un texte d'Anne-Emmanuelle Bergé intitulé *Le Grand théâtre du genre*. Cette sociologue bilingue, qui avait participé aux enseignements des « *gender studies* », soulignait l'impossibilité de traduire « différence des sexes » en anglais qui se dit « différence des sexualités ». Cela n'a pas été sans conséquences sociales, il faut bien l'entendre, sur la façon de traiter les questions d'homophobie et de discrimination : Proust n'a pas été en prison alors qu'Oscar Wilde y a passé pas mal d'années. C'est Obama qui a permis aux homosexuels de rentrer dans l'armée.

Évidemment on se perd dans les différences de langues : c'est ce que disait M^{me} Butler prise entre son savoir philosophique européen, la langue anglaise, sa position « queer » et sa judéité. J'ai pu par moi-même le constater avec une petite patiente française élevée en Chine par des nourrices chinoises, s'exprimant socialement en langue anglaise et parlant français en famille, qui n'a pas supporté le retour en France et ne connaissait plus quelle était sa langue. Confrontée aux coupures de la langue et aux impasses de son inscription car il s'agit d'inscription dans l'identification et non d'une assignation, le bandage des seins y remédiait. Elle est repartie en Erasmus en Chine. Dans un tel manque à être dans sa féminité, comment pouvait-elle se situer ? Dans quelle langue pouvait-elle l'imaginer et l'élaborer ? Il semble qu'il n'y ait pas de Femme universelle.

Monique Wittig, ancienne MLF émigrée, dit : « C'est l'oppression qui crée le sexe ». On tourne encore, vous le verrez autour de l'absence du signifiant femme. M. Wittig enchaîne sur le déni du biologique : les lesbiennes ne sont pas des femmes. Je vous laisse sur cette énigme, sur ce féminicide absolu du non-binaire. Pour Butler le sexe n'est pas une donnée biologique (elle réitère la dénégation du biologique : pour elle, la procréation est homosexuelle, c'est écrit dans son livre *Trouble dans le genre*), mais la résultante d'un discours « genré hétéro-patriarcal ». C'est sur cette base que se fondent l'inclusion, l'inter-sexualisme et la transidentité. « L'idée de la biologie comme destin », (ça, c'est pour Freud) phrase de Butler (entre nous, ce n'est pas une affaire de destin mais de discours), permet de soutenir que le genre est culturellement construit indépendamment de l'irréductibilité biologique qui semble attachée au sexe. La relation hétérosexuelle sert à la domination des femmes (entre parenthèses, on vient d'applaudir, au Canada, que le mot femme soit resté dans les textes). Pour Butler, l'homosexualité est l'orientation naturelle de la F. C'est ce qu'elle retient de sa position queer. La question du sexe dénaturalisé se réduit alors un jeu sémiologique de parodie dont la drag queen est l'emblème : est-ce la voie vers **un travestisme généralisé** et généralisable ?

En France, ce refus de la différence des sexes dite patriarcale est de plus en plus invalidante. On remplace de plus en plus le sexe par le genre, en particulier dans les institutions, comme le démontrent les publications de la CAF.

C'est un déni du réel, et **ce déni ouvre toute grande la voie à la possibilité d'un monde imaginaire**, à un triomphe sans limites du genre qui doit passer par l'élimination du sexe pour réaliser un affranchissement sociétal et libertaire.

Un monde imaginaire : de quoi s'agit-il ? L'individu comme entrepreneur de soi aurait tous les jeux des possibles pour réagir à l'horreur du sexe et très précisément la peur de la féminité, je le dis pour les filles mais aussi pour les garçons. On peut comprendre alors que les jeux de travestissement peuvent aller à l'infini (il y aurait plus de 60 genres qui se fondent sur les possibilités de pratiques sexuelles) dans la méconnaissance et le déni. C'est ce que pense Butler.

En ce qui concerne ces jeunes en errance, désafférentés du symbolique, on peut poser la question de la jouissance sexuelle, quand on confond l'organe et le signifiant et que le corps, du fait de ce désafférentement du symbolique, n'articule pas la loi et le sexe, et la possibilité de s'appareiller avec un partenaire puisque l'altérité s'en trouve, de fait, déniée. Car dans toutes ces théories et ces dérives identitaires, on oublie que le sujet n'est pas une identité, mais une question sur l'identité, qui implique ce qu'implique la signifiante, c'est-à-dire un rapport au langage qui n'est pas un catéchisme. Peut-on penser qu'il y a là ce qui est cherché dans l'image : un dopage dans le spéculaire ? Car il y a beaucoup à travailler dans cette dissociation entre identification et reconnaissance. C'est justement là l'exigence éthique de notre travail.

Dans cette défaillance d'une identité symbolique, celle qui articule identification et reconnaissance, qui donne une fixité tout en permettant un certain jeu (n'oublions pas que Freud le disait très bien : cette libido unique des H et des F, la jouissance phallique pour le dire autrement, est considérée aujourd'hui comme aliénante et le genre fait croire à des identifications imaginaires à l'infini sur fond de paranoïa dont la psychanalyse fait les frais. Il faut débinaiser la psychanalyse dit Précieado. Dans cette quête non comprise de l'être, infinie, il s'agit d'aller au-delà du refoulement primordial, au-delà du phallus, ce truc bancal qui peut quand même border le trou du langage en lui donnant un référencement point fixe.

Nous savons que le militantisme redouble le fond de l'affaire, une manière de suturer quand l'articulation S/R ne tient plus. L'horreur du sexe, le refus du sexe dans ces genres non définis, vise une clôture et incite à la revendication virulente et violente, dans une imaginarisation qui voudrait tout rendre visible, les actes de transgression, les drag queens, etc.

Je vous encourage à voir le film sur Nan Goldin qui a pour titre : *Toute la beauté et le sang versé*. Elle est très intéressante car elle se remet en jeu dans sa propre errance qui n'est pas mince. Elle reprend la *story* familiale en dénonçant les abus de la société moyenne américaine. J'ai été frappée qu'elle utilise les termes d'« euphorie du genre » pour parler des personnes qui sortent des cadres normatifs. La manière dont elle-même se rejoue en victime de ce monde est intéressante, et à mon avis révèle en photo que le régime de la sexualité ne garantit rien, et cela depuis des millénaires. Bien sûr on peut se demander ce que la photo amène comme positivité mais il faut louer son art : au-delà de l'image elle arrive à faire ressortir le malheur de tous et la douleur des corps. Ce film nous apprend, si nous savons le lire, plus que les statistiques. Sa réussite quant à l'affaire Sackler est à applaudir.

C'est peu de dire que ces imaginisations font basculer ces identités dans une posture essentialiste : je suis ce que je suis... qui ne veut plus rien à voir avec l'autre. C'est l'altérité qui en pâtit. Et quel peut être alors le partenaire si ce n'est du même ?

Le terme dysphorie de genre essentialise aussi les choses en accréditant l'idée incroyable d'un mauvais corps, ce qui va légitimer l'idée d'une possible **autodétermination** du sujet par rapport à son corps, ce qui est assez inconséquent pour un adulte, et dangereux lorsqu'il s'agit d'un jeune. Vous vous souvenez de ce film documentaire intitulé *Petite fille*, retraçant l'histoire de ce petit garçon de huit ans qui, dans une sorte d'inceste psychologique, comme le dit M, pensait être une fille, une des filles perdues de sa maman par avortement.

Le DSM serait donc une **autonomination du sujet dans son symptôme** : je suis TSA, je suis dysphorique, je suis TDAH. Cette identité par l'auto-nomination du symptôme ne relève ni d'un idéal scientifique ni même d'une logique subjective.

Alors on va changer de nom : quelle belle avancée par rapport au nom du père de la mère ! Bien sûr c'est douloureux pour certains sujets de porter le nom d'un père ou d'une mère qui ont fait défaut. Les religieux avaient déjà connu cela : cela s'appelle le noviciat.

La société pense peut-être régir l'énigme de l'intime, de l'enfant qui s'autodéterminera, dans l'illusion scientifique que le cerveau sera le dernier mot de l'humain.

On peut aussi se poser une autre question : dans les explosions de symptômes en acting out, que devons nous penser de l'explosion des questions transidentitaires qui touchent aujourd'hui les filles ? Le « c'est pas ça » qu'affirment ces sujets ne nous est pas inconnu : sommes-nous dans une **hystérisation généralisée** ? L'advenue des femmes, nous le savons, n'est pas sans développer l'hubris féminin. Le phénomène transgenre recouvrerait-il aujourd'hui l'hystérie ? C'est ce que j'ai pu démontrer dans un travail de contrôle avec des collègues sur des cas précis.

Allons dans le même sens : le fait de récuser son corps, nous le connaissons déjà depuis longtemps. Cela s'appelle une **dysmorphophobie**. C'est ce que dit l'anorexique dans le refus de son corps et de sa féminité, qui a un corps trop gros, pas dans la bonne forme, pas dans le bon corps. L'anorexique n'est pas sans participer au « c'est pas ça », dans un nihilisme radical qui met le clinicien dans l'embarras : en témoigne le cas d'une patiente qui était venue me consulter en me demandant de peser 0 kg. Pour accompagner sa demande, aurais-je dû lui proposer une liposuction qui aurait pu la plonger dans le délire ? Répondre à la demande n'est pas sans danger et tout clinicien sait que **la demande et le désir ne se recouvrent pas**, qu'il est impossible de suivre à la lettre la demande, que ce n'est ni une démarche médicale ni une démarche scientifique. Il y a là bien sûr une exigence éthique majeure. C'est vrai que ce n'est pas simple. Devons-nous pour autant parler de cas limite ? L'hystérie a toujours été retorse et son traitement n'est pas assuré.

Lacan poussait à penser à l'antiphallique : la volonté radicale de s'opposer à l'articulation du sexe et de la loi. Vous comprenez que les trans qui aujourd'hui, comme le disait une patiente, fuient leur sexe, ne sont pas étrangers à tout cela. Leur demande est une demande

d'affranchissement, mais qui propose de substituer à la réalité un monde d'artificialité et d'illusion. Cela s'appelle se travestir.

Alors comment y répondre ? jusqu'à présent je n'avais qu'une seule idée, c'est ce que nous disait Lacan de l'amour qui m'est venu par quelqu'un qui avait failli transitionner et qui m'a dit : je suis tombée amoureuse. Alors elle porte des pantalons mais elle a gardé ses seins.

J'irai même jusqu'à penser que pour beaucoup de ces jeunes qui sont souvent dans l'ennui, dans la dévalorisation, ne sont pas des problèmes de castration mais sont pris dans une problématique narcissique de séparation. Il faut en tenir compte et ne pas aller trop vite quand des problèmes de régression psychique se posent, afin d'éviter des acting out dans des radicalisations. Ce que, pour moi, suscitent beaucoup les médias et les réseaux sociaux dans ce pousse à la transition.

Preciado, qui situe les luttes actuelles non plus au niveau de l'usine mais au niveau des corps, disait qu'il fallait détruire « le mur de Berlin du langage ». Il semble qu'on n'en ait pas fini avec ce mur de Berlin. C'est une clinique que l'on peut dire en extériorité fermée autour de convictions et d'adhésion totale au même, dans un dépliage pseudo-logique conforté par une propagande de type sectaire, mais derrière ce mur de Berlin on peut être surpris de percevoir des histoires et de la lalangue et parfois des surprises qui peuvent émerger quand quelqu'un parle et qu'il faut pouvoir accueillir.

Les choses ne sont pas simples car cette propagande diffusée par les réseaux est souvent accueillie positivement par les corps sociaux qui voudraient annuler, dans le politique, tout questionnement. Vous avez sans doute pris connaissance de la décision du gouvernement de mettre en place, comme au Vatican, une ambassade LGBTQ+++ à qui il faut souhaiter bon courage, car il faudra mettre d'accord tous les composants des LGBT : un homosexuel n'a rien à voir avec un trans, une lesbienne refuse d'être assimilée à une femme trans, un transsexuel est éminemment binaire, etc. Les conflits autour de la participation des transidentitaires aux manifestations sportives ou de la fréquentation des toilettes vont enfin être traités !...

Il y a aussi des triomphes surprenants : à Lille, un homme et son compagnon, homme trans dénommé Ali, ont réussi à faire authentifier par un tribunal le fait que deux hommes peuvent avoir un enfant. Ceci nous fait entendre la dérive sémiologique actuelle, le primat du paraître sur l'être, l'affranchissement de la réalité par des actes qui ne font plus débat. Nous sommes dans un monde de pseudo, de substitution et de mensonges : il faut le dire pour l'enfant.

Preciado, qui se dit fugitif de la sexualité, transfuge du genre, dissident du régime de la différence des sexes, annonce une guerre de mille ans : cette euphorie du genre passe par le remodelage du corps des pratiques transgressives en tous genres et la démultiplication des prises de substances. Elle s'accompagne également d'une mutation de la langue, et dans les direx c'est vraiment la fiesta ! C'est la griserie d'inventions lexicales qui ne sont pas sans rappeler les innovations langagières des enfants et des adolescents, avec des mots en cis, en pan, des mots empruntés à l'anglais, etc., d'innovations syntaxiques. On y retrouve du verlan, l'écriture inclusive.

J.- C. Milner, cet éminent linguiste, disait : « Croire qu'en manipulant les signes inscrits sur un support on change le monde, c'est pire que de l'idéologie, c'est de la pensée magique. » Dans ce mouvement de dopage se rajoute la promesse d'appartenir à un collectif dans la mutualisation des « moi aussi », des « *me too* », et la promesse d'une pleine jouissance, fût-elle victimaire. Le bazar du genre est une invite à participer à un carnaval permanent dans la licitation de l'empire du choix. Cet empire du choix est l'effet de **la dissolution d'un surmoi procréatif** : de la pilule à la GPA et bientôt des utérus artificiels... Tout cela n'est pas sans effet et nous introduit à une nouvelle clinique : ne nous inquiétons pas et ne soyons pas effrayés par l'émergence de l'enfant tyran qui va pouvoir s'autodéterminer et s'affranchir de toute parentalité.

L'Espagne vient de légaliser la transition des enfants sans l'autorisation des parents. C'est dire que cette légalisation de l'abolition de la génération s'inscrit dans un monde laïc aujourd'hui sans borne, dans **une logique que je dirais sadienne, faite d'un plus-de-jour absolu**. L'enfant va donc se trouver happé dans un transhumanisme en cours aujourd'hui. On lui demande un discernement que les adultes n'ont pas, que les médecins n'ont pas (cf. l'histoire de Keira Bell).